

ABONNEMENT UN AN (52) 5 FRS

LE FRONDEUR

BUREAU RUE DE LA LETTUE

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS



UNE CORRECTION ..

ABONNEMENT :

Un an fr. 6 00

Franco par la Poste

Bureaux :

12 - Rue de l'Étue - 12

A LIÈGE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :

La ligne fr. 3 0

RÉCLAMES :

Dans le corps du journal

La ligne » 1 00

On traite à forfait.

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

MANQUE DE PRESTIGE.

Il n'y a pas à dire ! le Collège échevinal actuel manque absolument de prestige.

Jamais, peut-être, la bonne ville de Liège — qui a cependant été rarement gâtée, sous ce rapport, depuis la révolution — n'a été aussi piétrement représentée par un Collège échevinal.

Les genres sont rares, nous le savons, et un Colbert et un Turgot ne naissent pas tous les jours à la vie communale, mais du moins, est-on en droit de demander que les hommes qui représentent le Conseil communal de Liège — c'est-à-dire toute la ville même — aient au moins l'intelligence moyenne et les aptitudes qu'un négociant exigera d'un commis à quinze cents francs d'appointements.

Or, si le Collège, pris dans son ensemble, possède cette intelligence moyenne, il faut avouer qu'il la dissimule avec un soin jaloux. Jamais on n'a vu pareil gâchis. La célèbre symphonie composée par ce drôle de cor de Vivier et dans laquelle chaque exécutant jouait un air différent quelconque, « selon l'inspiration du moment », c'était de l'harmonie suave, si on la compare à la cacophonie administrative dont nous sommes les auditeurs obligés — et payants.

On ne trouve rien dans ce Collège, ni direction, ni cohésion. C'est, dans son genre, un pendant de l'exposition des arts incohérents. Chacun y tire la couverture à soi et ne songe qu'à une chose : c'est à retarder la débâcle inévitable et à garder son claque le plus longtemps possible. Certains membres de ce Collège modèle manquent absolument d'autorité pour imprimer une direction quelconque au personnel placé sous leurs ordres ; les autres, tombant dans l'excès contraire, croient que l'entêtement, une attitude cassante et intolérante vis-à-vis des inférieurs, tiennent lieu d'autorité véritable.

Nous avons naguère montré comment M. Mottard dirigeait la police locale. On a pu voir lundi comment il dirige les débats du Conseil — tout comme on a pu remarquer depuis son avènement au trône communal, avec quelle éloquence, quel à propos il sait parler au nom de la ville de Liège dans les circonstances solennelles.

Sous des aspects multiples, M. Mottard est toujours le même : insuffisant.

M. Renier Malherbe, sur lequel on avait beaucoup compté, ne paraît pas, jusqu'à présent, avoir régénéré son administration. Le régime des boulettes bat toujours son plein et dans la dernière séance du Conseil, MM. Hanssens et Van Marck ont pu caractériser sévèrement l'aveugle entêtement de l'échevin des travaux publics, sans que celui-ci trouvât pour se défendre, autre chose que cette demande, monumentale dans son genre : avez-vous intérêt à divulguer certains faits !

On raconte que jusqu'à présent M. Renier Malherbe n'a pas acheté d'uniforme d'échevin. C'est assurément ce que M. Renier Malherbe a fait de plus sage et s'il avait su éviter, pour la ville aussi bien que pour lui, les dépenses inutiles, on pourrait lui adresser les félicitations qu'il n'a malheureusement pas encore méritées.

Comme échevin de l'Etat-Civil, M. Gillon — dit l'aimable — se tire convenablement d'affaire et marie proprement ses administrés, mais comme échevin des Beaux-Arts, c'est autre chose ! Nous ne parlerons même pas de la brillante impulsion donnée par lui aux études artistiques que l'on est censé faire à l'Académie des beaux arts (?). Cela nous entraînerait trop loin. Il nous suffira, pour donner une idée de la compétence de M. Gillon en matière d'art, d'inviter nos lecteurs à aller jeter un coup d'œil sur le débailage de fontes artistiques (sic) qui s'opère aujourd'hui au parc d'Avroy. Ils seront édifiés.

On raconte que pour effectuer l'achat de ces horreurs, M. Gillon a fait tout exprès —

et à nos frais, bien entendu — le voyage de Paris.

Si le fait est vrai, la ville a fait là des dépenses bien inutiles. Elle aurait pu charger de cette mission — ou de cette commission — un chauffeur de la Compagnie du Nord : il n'aurait certes pu faire preuve d'une plus complète ignorance en matière d'art !

De M. Bourdon, nous n'avons rien à dire. Cet homme estimable fait — en dépit de son nom — peu de bruit au Conseil. Nous ignorons s'il fait plus de besogne, mais nous croyons qu'il se tient dans une honnête moyenne, ne faisant ni bien ni mal et se contentant d'être une sorte de stockfish administratif.

Quant à M. Magis, c'est peut-être, de tous les membres du Collège, celui qui dirige le mieux son département, bien que, cependant, depuis que le gendre du divin recteur siège au Parlement, son zèle communal se soit refroidi.

Mais, si au point de vue administratif, M. Magis est le moins mauvais des membres du Collège, il n'en est pas de même au point de vue politique, et la conduite de cet échevin, depuis son élection à la Chambre, a assez montré que nous avons en lui, non pas un représentant des intérêts de la commune, mais, purement et simplement un exécuteur des hautes œuvres de la Doctrine, chargé d'étrangler, sur un signe du maître, les criminels coupable de franchise et d'indépendance.

Nous disions plus haut que le Collège actuel manque de prestige. Nous pouvons ajouter qu'il manque de dignité.

Jamais, en effet, on n'aurait pu croire — avant la dernière séance du Conseil — que des hommes politiques fussent capables de s'aplatir de la sorte pour conserver le panache — avec des appointements à la clef, il est vrai.

Comment, après que M. Hanssens a eu parlé de la faiblesse incurable du Collège, de la négligence dont on n'a que trop de preuves dans la direction des affaires communales, après que le même conseiller a eu déclaré donner à son vote la portée d'un vote de défiance contre le Collège, ce même Collège n'a pas eu la dignité de relever le gant et de poser nettement la question de confiance !

Ce n'était même plus de l'aplatissement, c'était de l'ava-hissement.

M. Mottard, surtout, a été particulièrement piètre. A toutes les attaques il répondait en balbutiant quelques paroles inintelligibles et pour se tirer d'affaires, il ne trouvait rien de mieux que de renvoyer — de sa propre autorité — toutes les questions embarrassantes, à des commissions mystérieuses.

M. Mottard peut se vanter d'avoir rendu lundi dernier, le Conseil communal bigrement ridicule.

M. Mottard — cela se voyait — n'a évidemment rien de ce qu'il faut pour présider une assemblée sérieuse.

Comme brasseur, nous croyons que M. Mottard serait très entendu, mais comme bourgmestre, il n'arrivera qu'à une chose : c'est à mettre dans la bière tout le Conseil communal actuel — et même le parti libéral liégeois, par dessus le marché.

CLAPETTE.

TOUS COMÉDIENS !

... Car il y a ceci qu'on oublie un peu trop ; c'est que nous sommes tous des comédiens, tous plus ou moins, mais tous, sans exception.

Et je ne parle pas, seulement de nous autres, artistes, poètes, romanciers, pour qui la chose est pas trop évidente !

Il va de soi que nous, nous sommes aussi

comédiens que les comédiens, et même plus quelquefois, et d'autant plus que nous avons plus de talent. Et leur reprocher leur personnalité absorbée dans l'art, c'est proprement nous frapper nous-mêmes en plein cœur !

Qu'est-ce, en effet, que créer artistiquement, sinon sortir de soi pour entrer dans la peau d'un personnage ? Et pour rendre le personnage vivant, ne faut-il pas le vivre tout d'abord, sentir ce qu'il sent, souffrir ce qu'il souffre, être lui, en un mot ? Et n'est-il pas vrai que plus cet avatar est multiple et profond, plus on crée de personnages divers et différents de soi, plus on sort de sa vie personnelle pour vivre imaginairement la vie des autres, et plus aussi l'on est grand ?

Si le comédien qui joue les rôles incarne un moment leurs types, croyez-vous donc que le poète qui les invente ne les a pas incarnés d'une façon plus intense encore, pendant l'heure de l'inspiration créatrice ?

Croyez-vous donc que Shakespeare rédigeait les passions de ses héros comme un notaire rédige un acte ? Mais non ! Pendant l'heure de l'inspiration, à l'instant sublime du travail créateur, il a aimé avec Roméo, il a maudit avec Timon, il a été jaloux avec Othello, ambitieux avec Macbeth, criminel avec Richard III, mais avec Bottom, fou avec Hamlet, bouffon avec tous ses clowns ; il est même devenu femme, tendre comme Ophélie, sensuel comme Cléopâtre ; il est même sorti de l'humanité, fée dans Titania, monstre dans Caliban ; et de lui-même on ne sait presque rien ; et sa personnalité propre est moins vivante que celle de tous ces êtres en qui, successivement, il s'est transformé, déguisé ; et c'est pour cela, pour avoir incarné tant de gens qui n'étaient pas lui, c'est pour avoir eu tant d'âmes diverses qu'il est Shakespeare !

Quoi ! Cette aptitude à sortir de soi-même pour être les autres, ce serait une faiblesse, une infirmité, une déchéance ! Quoi ! pour être vraiment homme, il faudrait ne percevoir que les battements de son propre cœur, et ne voir que le bout de son propre nez, et s'enfermer en son moi comme un escargot dans sa coquille ! Voyons ! il y a un malentendu. Ce n'est pas cela qu'on a voulu dire.

Ou bien, alors, si c'est ainsi qu'on a compris les choses, alors il faut nous mettre dans le même sac que les comédiens, et plus à fond encore, nous les poètes, les romanciers, dont la suprême ambition est précisément d'abdiquer notre personnalité pour exprimer celle des autres. Et nous qui pensions qu'en cela seulement consistait notre grandeur ! Nous qui pensions justement être plus hommes que le reste des hommes, en nous disant avec le poète latin :

Homo sum, et nihil humani a me alienum puto !

Nous qui avions eu l'orgueil d'écrire sur l'artiste des vers comme ceux-ci :

Rendre tout ! Sentir tout ! Avoir autant de voix
Qu'il est d'astres au ciel ou de feuilles aux bois !
S'incarner tous les jours, prendre cent effigies
Comme les anciens dieux dans les mythologies !
Se dire que tout l'homme habite ce front-là,
Et n'avoir qu'un seul cœur pour porter tout cela !

Alors, tout cela, blagues, fariboles ! Et les poètes, les dramaturges, les romanciers, Balzac, et Dickens, et Shakespeare, pas des hommes ! Rien que des singes ! Parbleu ! Les comédiens sont bien fous de se plaindre ! Car la compagnie n'est pas mauvaise.

Et dans le même sac aussi les journalistes, n'est-ce pas ? Et les politiciens donc ! Et les avocats ? Ah ! les avocats, parlons-en !

Au club, à la Chambre, à la barre, l'avez-vous vu pérorer, l'orateur ? Il gronde, il flûte, il s'emporte, il gémit, il se donne tout entier à la cause qu'il plaide. Il gesticule, il mime, il fronce les sourcils ; il ricane, il pleure. Il n'est plus lui. Il est la thèse elle-même. Il est le client en personne.

— On nous accuse, dit-il...
Nous ! comme si lui-même avait commis le crime, comme si lui-même défendait sa propre tête. Et, en effet, il faut qu'il épouse les intérêts du coupable, et ses sensations, et ses terreurs ; il faut qu'il tremble, qu'il lutte, qu'il convainque les juges ; il faut qu'il vive, en un mot, la vie menacée de l'accusé qu'il représente. Comédien !

Et nous, journalistes, chroniqueurs, obligés d'écrire à jour fixe et d'amuser les lecteurs ! Holà ! c'est ton tour ! En scène ! Fais des variations et des vocalises sur l'actualité. Cette actualité ne t'intéresse pas, peut-être ? Tu n'a pas d'opinion sur elle ?

Qu'importe ? Fais-t'en une. A la hâte, au galop ! comme le comédien en retard fait sa figure. Ton public attend ton opinion. Il la lui faut. C'est à toi la réplique. En scène !

Et te voilà jonglant avec les mots, déblatant ton boniment, dansant sur la corde raide de la phrase, faisant admirer tes grâces.

Tu as bien soin de dire que tu instruis les masses et que tu remplis un sacerdoce. Mais au fond, *in petto*, tu sais que cela n'est pas vrai. Tu sais que tu les amuses seulement. Bien heureux encore quand tu les amuses ! Et tu sais que ta plus belle chronique, applaudie comme un air de bravoure, sera oubliée demain comme lui.

Çà, un sacerdoce ! Allons donc ! Qu'est-ce qu'on dit d'un chroniqueur à succès, qu'est-ce qu'en disent les journalistes eux-mêmes, tout les premiers ? Ils disent :

— Un tel est le ténor de tel journal.
Après cela il faut tirer l'échelle, n'est-ce pas ! Comédiens ! Tous comédiens !

Mais tout cela est trop connu, trop évident. Il y a mieux encore. Est comédien aussi, quoi qu'il en pense, le bourgeois lui-même.

Le magistrat sous sa toque, le notaire qui prend un air grave pour lire un contrat, l'officier qui défile à la parade, le professeur avec sa peau de lapin sur l'épaule, comédiens, tous comédiens !

Le commerçant, le petit boutiquier, encore un comédien ! Il sourit à la pratique, la séduit, lui fait l'article. Il n'est plus lui, en ce moment ; il est l'article lui-même, en qui il s'incarne presque. Pour un peu, en le pressant, on lui ferait dire :

— Nous sommes tout laine !

Et lui aussi, ses préoccupations de métier le poursuivent, le harcèlent, se mêlent à sa vie. Plongé dans la douleur la plus sincère, en essayant ses larmes, il sentira si le mouchoir est en batiste ou en coton. Il le dira peut-être. Ses larmes en sont-elles moins vraies ?

Tenez, on parle toujours du Delobelle pensant à la rampe devant le cadavre d'un être aimé. Eh bien ! voici le pendant, et plus monstrueux encore, et tout aussi naturel pourtant ! Car c'est naturel, hélas ! que notre douleur ne puisse jamais être absolue, et que toujours le train-train de la vie coutumière y apporte ses distractions.

Ce commerçant avait perdu sa femme, qu'il chérissait. Le matin de l'enterrement, c'était la veille d'une fin de mois. Depuis plusieurs jours, le pauvre homme avait négligé ses livres. Machinalement, tandis qu'on procédait à la mise en bière, il s'était occupé à feuilleter, retiré dans son cabinet.

D'un œil presque indifférent, d'abord, et brouillé de pleurs, il faisait et refaisait de vagues additions. L'échéance était périlleuse. Il manquait de l'argent en caisse. Peu à peu, le regard devint plus attentif. L'esprit s'appliqua aux chiffres. Y avait-il donc une erreur, ou un déficit ? Bientôt, absorbé dans cette pensée, l'homme fut tout à son grand livre. Il avait repris les opérations du mois entier. Il établissait la balance exacte, vérifiait les factures, ne songeait plus qu'à cela.

— Monsieur, vint-on lui dire, quand vous voudrez ?

— Bon, bon, répondit-il, dans un moment.

Un moment après :

— Monsieur, les invités attendent.

— Eh bien ! qu'ils attendent. Tout à l'heure !

Il en était à la conclusion palpitante. Il allait enfin savoir si le *doit* et l'*avoir* s'équilibraient. Il ne voyait que le fantôme de la faille, et non plus celui de la femme perdue.

— Monsieur, on va enlever le corps.

Cette fois, on le dérangeait à la minute suprême. Il se retourna furieux.

— Ah ! monsieur, fit-il. Qu'on attende, que diable ! Les affaires avant le plaisir !

Depuis le jour où l'on m'a conté cette histoire, j'ai pardonné à Delobelle. Hélas ! oui, tous tant que nous sommes, nous en sommes là plus ou moins, même les meilleurs, mêmes les plus tendres ! Nous en sommes là, que la vie et le métier s'imposent à nous, à nos deuils comme à nos joies.

Et en même temps j'ai compris que le mot de Shakespeare n'était pas une fantaisie paradoxale et qu'en réalité *the world is a stage*, le monde est un théâtre, où nous jouons tous des rôles sans avoir le droit de nous le reprocher les uns aux autres.

Comédiens, oui, tous comédiens ! Telle me semble être la vérité.

Si c'est un honneur, si la grandeur de l'homme consiste précisément à éprouver et à rendre tout ce que peut ressentir l'homme, prenons-en chacun notre part, et sachons reconnaître que le comédien spécialement comédien a droit aux respects quand il fait œuvre de créateur et de génie, ou même simplement de talent.

Si au contraire c'est une injure, si par cette faculté d'incarnation on croit que nous nous rapprochons du singe plus que de l'homme, prenons-en aussi chacun notre part, et avant de nous indigner contre l'auteur, disons-nous :

— Que celui qui n'est pas du tout comédien, que celui-là seulement lui jette la première pierre ?

Et alors je pense que, tant de tués que de blessés, il n'y aura, en définitive, personne de mort.

JEAN RICHEPIN.

Habit de cour et livrée.

En passant hier devant la montre d'un de nos grands tailleurs de la rue Cathédrale, mon attention fut attirée par un murmure confus qui semblait s'élever du milieu de la vitrine.

Surpris, je m'arrêtai ; c'était à la brune et grâce à la tranquillité qui régnait dans la rue, par suite du peu de circulation à cette heure de la journée, je pus suivre, entre deux singuliers interlocuteurs, la conversation suivante ; elle m'a paru assez originale pour mériter les honneurs de la reproduction.

Ces deux interlocuteurs, un habit de cour et une livrée de domestique de grande maison, le premier richement brodé au collet, à parements sur toutes les coutures, portant des boutons ornés du lion belge et de la couronne royale ; la seconde d'un drap un peu moins fin, peut-être, mais tout aussi lustré, aux boutons estampillés d'une couronne de comte ou de baron.

L'habit de cour et la livrée, placés en face l'un de l'autre, devisaient ainsi :

L'habit de cour. — Ce marchand tailleur est vraiment stupide ! m'exposer ainsi aux regards de tous face à face avec l'habit d'un valet.

L'habit de livrée. — Te voilà bien fier de tes galons. Rappelle-toi donc ce vers de Ruy-Blas :

J'ai l'habit d'un laquais mais vous en avez l'âme.

L'habit de cour. — Voyez donc ce maraud !

L'habit de livrée. — Maraud toi-même ! A un degré plus ou moins élevé de la hiérarchie ne sommes-nous pas l'un et l'autre domestiques ?

L'habit de cour. — Moi, domestique ! Allons donc ! Quelle plaisanterie ! N'ai-je pas mes gens que je paye, à qui je commande selon mon bon plaisir ?

L'habit de livrée. — Oui ! Tu te montres un despote au petit pied vis-à-vis de ceux qui dépendent de toi, et tu rampes devant ceux qui sont tes maîtres.

Pour le vain plaisir de parader dans les salons de la cour, de te parer de quelque décoration indigène ou exotique, n'as-tu pas fait plus de révérences et de courbettes que je n'en ai jamais fait pour gagner ma vie ?

L'habit de cour. — Je trouve ton impertinence rare. Compte-tu donc pour rien l'honneur de figurer dans les grandes cérémonies, de se trouver en contact avec tout ce qu'il y a de plus grand, de plus noble, de plus huppé ? Et dans l'avenir ! Ces nombreuses décorations dont tu me verras constellé ! N'est-ce rien encore ?

L'habit de livrée. — Oui, parlons de tes décorations ! Avec ça que tu l'auras bien gagnée cette brochette de croix, d'autant plus nombreuses que ton propriétaire aura mieux su courber l'échine. J'aime encore mieux mes aiguillettes dont je débarrasse mes épaules quand je ne suis plus de service.

L'habit de cour. — Le voisinage de ce valet est vraiment insupportable, et le tailleur qui m'impose cette promiscuité...

L'habit de livrée. — Ce tailleur est un homme d'esprit, un véritable philosophe. En nous exposant ainsi manche à manche il a voulu montrer que notre rôle dans la société est identique, avec plus d'indépendance toutefois de mon côté, car je suis toujours libre de quitter un maître dont le service ne me convient plus, tandis que toi...

L'habit de cour. — Brisons là. Il ne me convient pas de continuer cette conversation avec un maroufle de ton espèce.

L'habit de livrée. — Ta sottise vanité s'empêche de te rendre un compte exact de ta véritable situation. Un jour, quand tous deux nous serons vieux, hors d'usage, nous nous retrouverons peut-être chez le même fripier. Nous échangerons alors nos confidences ; nous pourrions même, au besoin, écrire nos mémoires. Tu seras bien obligé de reconnaître que les épaules que j'aurai abritées pendant un certain laps de temps, auront fait moins de courbettes, auront appartenu à un homme ayant subi moins d'humiliations que celles dont tes broderies et tes galons auront recouvert l'épiderme.

L'heure s'avancait, on fermait le magasin

du marchand tailleur et je n'ai pu entendre la fin de cette intéressante conversation.

FLIC-FLAC.

CONSEIL COMMUNAL

Séance du Lundi 3 Mars

M. le Bourgmestre. — La séance est ouverte.

M. Hanssens. — Je demande la parole.

M. le Bourgmestre. — Allez, vous l'avez.

M. Hanssens. — Je vous ferai remarquer, Monsieur le Bourgmestre, que si l'un de nous a besoin de se laver de bien des choses, ce n'est pas moi.

M. le Bourgmestre (à part). — Sapristi, voilà que ça commence. Tâchons de l'apaiser pour éviter la discussion ; mon claque n'aurait qu'à y rester. (Haut). Je prie l'honorable M. Hanssens de croire que je n'ai rien voulu dire de blessant pour lui. Sa propriété est proverbiale ici et jamais certainement on n'a eu, sous ce rapport, le moindre reproche à lui faire.

M. Hanssens. — C'est dommage que tout le monde n'en puisse dire autant, messieurs du Collège !

M. le Bourgmestre (bas à M. Magis). — Mais il nous attaque ; que faire ?

M. Magis. — Faisons semblant de ne rien comprendre, c'est plus prudent...

M. Hanssens. — Eh bien, le Collège n'a rien à répondre ?

M. le Bourgmestre. — Mais non, mon cher collègue, le Collège s'associe de tout cœur aux bienveillantes observations que vous venez de présenter. (Stupéfaction générale).

M. Hanssens (à part). — Ah c'est un système, eh bien nous verrons jusqu'où ils iront (haut). Dans ce cas, Messieurs, je reviens à ce que je voulais dire tout à l'heure. Il s'agit du conservatoire.

M. Renier Malherbe. — Vous déplairait-il de choisir un autre sujet de conversation ?

M. Hanssens. — Il me déplairait beaucoup. D'ailleurs, vous savez si vous n'êtes pas content, je m'en fustige la paupière.

M. Renier Malherbe (furieux). — Monsieur, je ne permets...

M. Mottard (bas à M. Malherbe). — Mais taisez-vous donc, si on allait nous flanquer à la porte !

M. Hanssens. — M. Renier Malherbe n'a rien à répondre ?

M. Renier Malherbe. — Mais rien du tout, mon cher collègue, puisque vous tenez à parler du conservatoire, ne vous gênez pas...

M. Hanssens. — Il n'y a pas de danger que je me gêne ! Donc, pour en revenir au conservatoire, je dois déclarer que les travaux de cet édifice ont été conçus, exécutés, dirigés, surveillés de la façon la plus idiote. Jamais on n'a vu, dans une grande ville, pareille incurie. Personne n'est à son poste, depuis l'échevin jusqu'au dernier des manœuvres. Tous ceux qui touchent des appointements les volent, car personne ne travaille. Bref, c'est un débordement d'incapacité, de mauvaise foi et d'ineptie.

M. Renier Malherbe (suffoqué). — Mais, je...

M. Mottard (bas à M. Malherbe). — Laissez donc, je vais répondre. (Haut.) Le Collège apprécie trop le savoir, la haute compétence de M. Hanssens, pour ne pas savoir gré à cet honorable collègue, des compliments qu'il vient de lui adresser et au nom de nos collègues je suis heureux de pouvoir déclarer que les bienveillantes observations de M. Hanssens seront prises en sérieuse considération.

M. Stévari (à M. Poulet). — Eh bien, à la bonne heure au moins ; ils sont complets, comme cela.

M. Hanssens. — Puisque vous êtes dans d'aussi heureuses dispositions, monsieur le bourgmestre, vous me permettez d'ajouter que ce n'est pas seulement en matière de travaux publics que les affaires sont mal conduites à Liège. Tout va de mal en pis. Il n'y a nulle part, dans la police comme dans l'administration, ni direction, ni surveillance. C'est de l'anarchie, de l'incapacité à la dixième puissance !

Vous représentez la ville comme un charretier représente l'aristocratie. De plus, on ne se gêne pas pour raconter en ville que, depuis que vous êtes bourgmestre, la plus étrange fantaisie règne dans la façon dont se fait la police des cafés. On dit, notamment, que certains cabarets, fréquentés par la plus déplorable clientèle et où des bagarres ont lieu chaque jour, peuvent rester ouverts, jour et nuit, à toute heure et en toute saison, tandis que, sans une raison apparente, on ne peut jamais aller dire un mot tard dans d'autres cafés parfaitement fréquentés — et dont les propriétaires sont cependant forcés de fermer à sept heures du soir, par ordre supérieur.

On a dit souvent, Messieurs, que depuis la première république française l'égalité était morte, mais si les faits que je viens de signaler sont vrais, c'est à présent surtout que l'on pourra dire, du moins à Liège, que l'égalité est dans la bière.....

(Applaudissements dans le public. M. le bourgmestre, rouge comme un homard, se

lève pour répondre, mais son voisin, M. Gillon, le force à se rasseoir.)

M. Gillon (bas à M. Mottard). — Laissez-le donc dire. Qu'est-ce que cela nous fait ? Cela nous empêche-t-il de toucher nos appointements ?

M. Magis. — Faites comme je vous l'ai dit ; ayez l'air de ne rien comprendre, ça n'étonnera personne.

M. le bourgmestre (calme et souriant). — Messieurs, je ne puis répondre aujourd'hui point par point à l'honorable M. Hanssens, mais, ce que je puis déclarer immédiatement c'est que, en général, ses observations me semblent justifiées au point que je les aurais faites moi-même au Conseil si M. Hanssens ne m'avait épargné cette tâche.

M. Hanssens (à part). — Ah tu ne veux pas comprendre, attends ! (haut). Messieurs, je termine en ajoutant que je donne à mon vote la portée d'une protestation contre l'incapacité, la sottise, la paresse, la nullité du Collège. J'ai dit.

M. le Bourgmestre (toujours souriant). — Pas d'observation ? Adopté.

Nous passons au second objet figurant à l'ordre du jour : Proposition de donner au carrefour formé par les boulevards de la Sauvenière et d'Avroy, et les rues du Pont d'Avroy et St Gilles — carrefour dit « des Houbinettes » — le nom de « place Macors » et de remplacer le lanterneau qui surmonte l'urinoir monumental érigé à cette place, par le buste d'un professeur de l'Université.

M. Van Marcke. — Messieurs, sans m'opposer à la proposition qui vient d'être faite, je dois déclarer que je blâme énergiquement la façon dont on a, cette fois encore, conduit les travaux de construction de l'urinoir dont il vient d'être question. On a d'abord fait la construction, puis, alors seulement, on s'est demandé si le rideau métallique qui entourait le monument n'empêcherait pas les personnes un peu corpulentes de pénétrer « dans ce modeste et simple asile ». Inutile d'ajouter qu'on a reconnu que l'on avait fait une boulette de plus et l'on a enlevé la tôle qui entourait l'urinoir. C'est toujours la même incurie. Travailler au hasard, démolir ensuite si cela ne vaut rien et pendant ce temps-là les deniers publics disparaissent dans tous les gouffres creusés par l'incapacité du Collège.

M. Renier Malherbe. — Je ne vois pas quel intérêt M. Van Marck peut avoir à divulguer de pareils faits !

M. Poulet. — Mais pourquoi sommes-nous ici, donc ?

M. Warnant. — Comment pourquoi, mais pour réformer l'arrrogance sacerdotale, sans doute !

M. Renier Malherbe. — L'honorable M. Van Marck devrait savoir que les affaires désagréables pour l'un de nous doivent toujours être discutées à huis-clos. C'est une tradition et, d'ailleurs, les commissions ont pris une décision dans ce sens — décision dont, je le constate avec peine, certains de nos honorables collègues semblent ne pas tenir compte.

M. Hanssens. — Mais jamais je n'ai entendu m'incliner devant pareille décision, et je m'étonne que le Collège !...

M. Magis (bas à M. le bourgmestre). — Aïe ! aïe ! cela va encore se gâter. Tâchez de faire ajourner la discussion et annoncez que vous allez donner un bal. Cela les calmera. Je parie même que c'est parce que vous n'avez pas donné votre bal qu'ils nous ennuient.

M. le bourgmestre. — Messieurs, cet objet est renvoyé à la commission.

M. Hanssens. — Mais renvoyée par qui, à la commission ?

M. le bourgmestre. — Mais, par moi !

M. Micha. — Mais vous n'en avez pas le droit !

M. le bourgmestre (bas à M. Magis). — Est-ce vrai ?

M. Magis. — Mais évidemment c'est le Conseil qui doit renvoyer.

M. le Bourgmestre. — Bon. (Haut). Alors, puisque c'est ainsi, la séance est levée. (Protestations générales).

M. Poulet. — Mais pourquoi levez-vous la séance ?...

M. le Bourgmestre. — Mais... parce que... parce que... je voudrais bien m'en aller moi !...

M. Attout. — Donnez votre démission alors !

M. le Bourgmestre (à part). — Jamais de la vie ! (Haut). La séance continue, mais avant de revenir à l'ordre du jour, j'ai une communication... importante... agréable... je l'espère... à faire au Conseil.

Tous. — Parlez ! Parlez !

M. le bourgmestre (solemnel). — Messieurs, dans le but de resserrer encore les liens qui nous unissent, je me suis décidé spontanément à donner un bal monstre auquel tous les conseillers — M. Grosjean lui-même — seront invités. Notre honorable collègue, M. Magis, dont la compétence en ces matières est bien connue, a bien voulu me promettre de conduire le cotillon.

M. Magis. — M. le bourgmestre, je crois être l'interprète des sentiments qui animent mes collègues en vous remerciant de votre aimable et gracieuse invitation. J'ajoute même qu'en présence de cette nouvelle importante, nous pourrions ajourner tous les objets figurant encore à l'ordre du jour et nous constituer immédiatement à huis-clos

pour discuter la question des figures du cotillon. Mes faibles lumières sont d'ailleurs à votre disposition...

Tous. — Adopté ! adopté !

M. Hanssens (à part). — Bien joué, Marguerite ! Tu as la revanche ! J'aurais la belle !

M. le bourgmestre. — La séance publique est levée.

Un électeur (sortant de la salle). — C'est égal, c'est nous qui payerons les violons de ce bal là, mais aux élections c'est à eux que reviendra la danse !

Pour copie à peu près conforme : CLAPETTE.

FAIT D'HIVER.

Il paraît que dans la « société liégeoise » on s'est montré très étonné de ce que M. le bourgmestre Mottard ne donnât pas le bal traditionnel.

La chose n'a cependant rien d'étonnant, car il est clair que M. Mottard, en faisant toujours mettre en liberté tous les fils de famille pincés par la police, veut montrer que, pour lui, le violon est spécialement réservé aux classes populaires — ce qui explique parfaitement pourquoi il n'a pas voulu faire jouer les dits instruments en l'honneur de la haute société.

Théâtre Royal.

Nous n'avons guère à signaler qu'une bonne représentation de l'*Africain*. Le succès a été grand, pour M. Delabranche d'abord, puis pour M. Fontaine, dont les progrès sont remarquables.

Nous voudrions pouvoir en dire autant de Mlle Martinon, mais c'est difficile. Certes, cette artiste a toujours sa belle et grande voix, mais comme chanteuse et comme tragédienne — comme tragédienne surtout — elle n'a pas évidemment gagné grand chose. Elle a, notamment, l'habitude de faire, tantôt avec les pieds, tantôt avec les bras, certains gestes automatiques — et inutiles — qui finissent par être terriblement agaçants pour le spectateur.

Nous savons qu'aujourd'hui les femmes sont admises dans les bureaux de télégraphe mais, au moins, s'agit-il toujours des télégraphes électriques, tandis que Mlle Martinon semble vouloir rétablir les télégraphes à signaux.

Lundi, représentation de Mme Albani. On donnera *Rigoletto*. La présence de la grande artiste sur notre première scène prend les proportions d'un événement artistique. On s'attend — et avec raison, pensons-nous — à un triomphe.

A propos du Théâtre royal, nous avons entendu émettre une idée qui nous paraît excellente. Ce serait de donner le jour de la mi-carême et après la représentation, un bal masqué au foyer du théâtre.

La salle est grande, jolie et convient admirablement — grâce surtout à un plancher excellent pour la danse. De plus, comme les frais de la soirée seraient faits, la direction pourrait, sans avoir à s'imposer de sacrifices, faire une très bonne affaire — tout en donnant satisfaction aux désirs du public.

THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE

Directeur M. GALLY.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Dimanche 9 mars 1884

Aïda, grand opéra en 4 actes et 7 tableaux.

Le Toréador, opéra comique en 2 actes.

Lundi 10 mars 1884

Une seule représentation de *Madame Albani*.

Rigoletto, grand opéra en 4 actes.

Prix des places : loges avec salon, fr. 12 ; premières loges balcon, fr. 12 ; premières loges 1^{er} rang, fr. 12 ; baignoires, fr. 12 ; fauteuils d'orchestre, fr. 12 ; balcon, fr. 10 ; premières loges de 2^{me} rang, fr. 12 ; stalles, fr. 8 ; parquets, fr. 6 ; paterne, fr. 4 ; secondes loges, fr. 4 ; amphithéâtre des secondes, fr. 3 ; troisièmes loges, fr. 2 ; amphithéâtre, fr. 1.

Mardi 11 mars 1884

Haydée, opéra comique en 3 actes.

THÉÂTRE DU GYMNASE

Direction : G. REY DE BLAYE.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Dimanche 9 et lundi 10 mars 1884

La Roussotte, opérette-comédie en 4 actes.

Le Roi Maure, scène jouée et chantée par M. Fabry-Rossius.

Duo des Dindons (Mascotte), chanté par M. Rey de Blaye et M^{me} Leroy.

Les pattes de mouches, comédie en 3 actes.

Eden - Théâtre

Dimanche, 9 mars, à 8 heures précises

Une seule représentation donnée par le professeur Grandsart et sa troupe, grande fête magique, illusion, prestidigitation, etc.

Mercredi, 12 mars.

Par extraordinaire, séance d'hypnotisme ou magnétisme par M. Léon, qui n'est accompagné d'aucun sujet ; il opère exclusivement sur les spectateurs qui veulent bien se soumettre à ses expériences.

Samedi, 29 mars.

Réouverture de l'Eden avec une troupe entièrement nouvelle.

AVIS IMPORTANT aux personnes économes. — La grande maison de parapluies, 45, rue Léopold, met en vente des parapluies véritables anglais, légèrement défranchis, en bonne soie croisée, monture paragon, manche élégant, au prix incroyable de fr. 7-50, des parapluies valant en moyenne de 12-50 à 15 francs.

Liège — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Écluse, 12.

COMMENT ON ADMINISTRE UNE GRANDE VILLE

